

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTRÉAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIME

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 20 AOUT 1887

No 48



LA PREMIERE VISITE A "LA MINERVE"

Voulez-vous du Beaugrand ? On en a mis partout.

MM. les officiers de la frégate française reçoivent l'ex-maire, l'homme cosmopolite par excellence, Frère au Collège de Joliette, anglais pendant sa mairie, Prussien au dernier banquet de l'Empereur Guillaume, Mexicain, Tunisien, Norvégien, peintre aux Etats-Unis, cuisinier sur le Saint-Laurent, etc. Du Beaugrand il y en a pour tous les goûts.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 20 AOUT 1887



A NOS CORRESPONDANTS

La réponse à notre correspondant d'Howick à propos du Pistolet est remise au prochain numéro.

Règle invariable : Nous ne publions aucune correspondance qui n'est pas accompagnée de la signature d'une personne responsable.

Avis à R. S. V. P.

Encore une décoration.

M. Honoré Champagne dit Beaugrand porte aujourd'hui sur sa poitrine un nouveau crachat. C'est l'insigne de l'ordre de Saint-Olaf de Norvège, qui vient de lui être présenté, parce que l'an dernier il s'est montré très poli envers les officiers de la frégate *Norden*, qui a visité notre port.

On dit qu'il attend sous peu une nouvelle décoration du chah de Perse, celle de l'ordre des Chevaliers de Ferut Khan, parce qu'il a donné un dîner à un jeune enseigne de vaisseau de la *Minerve* dont le parrain a un cousin dont l'oncle a connu le frère du premier ministre du souverain persan. Il l'aura bien méritée.

La rumeur dit aussi que l'ex-maire de Montréal sera créé commandeur de l'ordre des Chevaliers de l'Onyx comme érouse de Prusse. On dit que dernièrement il aurait rencontré M. Munderloh, le consul général de l'empire germanique, et qu'il l'aurait salué en prononçant les mots allemands : *Guten Tag, meinher*. Bonjour monsieur. Le Consul aurait été tellement flatté de cette marque de courtoisie, qu'il aurait immédiatement informé son gouvernement du fait. Bismark, en apprenant cette nouvelle, aurait dit : Qu'on le décore.

Sa Majesté Kalakaua de Hawaï se propose de son côté de décorer M. Champagne à cause de la manière toute minutieuse dont les dépêches de son royaume sont traduites dans la *Patrie*. Le directeur du journal recevra le titre de commandeur de l'ordre de Cacaoli, et le traducteur des télégrammes, M. Bovy, sera nommé chevalier du même ordre.

La reine régente d'Espagne, sur l'avis des Cortès, a décidé d'envoyer des lettres de noblesse à notre ex-maire, qui grandit tous les jours dans l'opinion publique et particulièrement dans celle de MM. Hall & Scott. Il portera à l'avenir les titres suivants : Caballero Don Honorio Champanio della Granda Blagua et della Nuavo Humbugga Marquese della Picota Calle Rolando Furioso, Duco della Moucha del Patatas, y Corda di Potencia, Comandeuo dello Colliero de Hôtelo de Villo et della Poudra del Punaisa.

M. Beaugrand a commandé chez M. Yon, le ferblantier bien connu de la rue Saint-Laurent, une brochette de trois pieds de long pour y suspendre ses croix et ses médailles.

TELEGRAPHIE

(Service spécial du VIOLON)

Montréal, 15 août 1887.

Au Révérend M. Bochez, Aumônier de la frégate *La Minerve*.

Si voulez être bien reçu à l'*Etendard*, faut empêcher musique de *Minerve* de jouer l'air de la *Marseillaise*, air prohibé par mes canons. Remplacez *Marseillaise* par l'Esprit Scindé. N'assisterai plus à messe à bord frégate si chœur chante *Domine salvam fac republicam*.

Si suivez mes conseils vous inviterai à dîner chez moi Mangerons beaucoup de carottes. Vous lirai aussi mon syllabus con jugal.

Signé TRUDEL, G. V.

A bord de *La Minerve*, ce 16 août 1887.

Au G. V. Trudel.

Sommes de vrais catholiques en France. Nous nous soumettons aux autorités épiscopales et civiles sans murmurer. Ai lu votre journal. Ça sent le fagot. Si *Etendard* paraissait à Paris. L'Archevêque le ferait interdire. Regrette beaucoup pas pouvoir accepter dîner aux carottes.

Signé M. B. . . .

Montréal, 14 août 1887.

A Louis Fréchette, Paris.

Pourquoi avoir composé pièce de vers pour frégate pendant tu es à Paris ? Espèce de muffle, m'as joué un vilain tour. Aurais pu écrire sonnet à l'amiral Vignes et moi signer, comme on faisait autrefois. Me paieras ça, je t'assure. Parlerai contre toi à Mercier.

Signé BEAUGRAND.

Paris, 15 août 1887.

A. M. Beaugrand, Montréal.

Etant à Paris, connais le prix des vers à présent. Peux plus composer sonnets pour toi dans les prix doux. J'ai un tirif, c'est celui des hommes de lettres.

Tu paieras *full price* si parle contre moi à Mercier, moi parler contre toi à Académie des Muses de Santones. Dirai tout. Ains attention. D'ailleurs, pas de danger que tu composes sonnets quand je n'y suis pas.

Signé FRÉCHETTE.

Montréal, 16 août 1887.

A l'Hon. Mercier, Québec.

Que faites-vous à Québec. Amis me disent Gendron pas résigné comme protonotaire. Il est temps de faire la nomination de successeur.

Signé CAMPEAU.

Québec, 17 août 1887.

A M. Campeau, Montréal.

Pas capable encore. Imaginez conservateurs d'Ottawa veulent destituer mes parents et le maître de poste de Montréal, si on touche à leurs amis. Diablement sérieux. Ça m'embête une butte.

Signé MERCIER.

ECHOS DU CONCERT

Le moulin dans la Forêt est cent fois plus horripilant que la Forge. Si c'était un moulin à farine, ça serait mi-mal, mais c'est un vrai moulin à scie avec toutes ses dépendances, tenants et aboutissants, scies rondes, scies à ruban, godendards, machines à raboter et à embouvetter.

Tunc ferri rigor atque acutae lamina serae. C'est une scierie poussée à sa troisième puissance.

La police ferait bien d'avoir l'œil sur le maestro Ernest Lavigne, la bosse musicale commence à se ramollir chez lui. Qui sait si un jour il ne nous donnera pas une imitation des borborigmes d'un cholérique. Dire qu'il a fait venir de New-York le célèbre cornettiste Liberati pour assister à la débâche d'harmonie appelée le Moulin dans la Forêt.

Après cela, quelle idée rapporteront de nous en France les bons marins de la *Minerve* ?

Honte ! Shocking !

Lorsque Lavigne mourra on mettra sur sa tombe l'épithaphe suivante.

La si la mi là.

—Avez-vous entendu M. St Louis chanter *Vive la France* au concert donné dans le Drill Shed ?

—Oui. Je l'ai beaucoup admiré ; il a chanté ça de main de maître.

—Avez-vous entendu Liberati sur son cornet ? Qu'en pensez-vous ?

—Ce que j'en pense. Ma foi ! je n'hésiterais pas à dire qu'il joue son instrument un peu mieux que le premier cornet de la bande du Village St Jean-Baptiste.

—Joue t-y ben, Liberati !

—Y joue ben, mais Lavigne, s'il voulait, il pourrait en faire autant.

—Pense pas. Lavigne, vois-tu, il a certaines infirmités à rencontrer. C'est un Canayen, il n'a pas les babines aussi *free* que les Italiens. Le coup de langue y est pour beaucoup.

Un compte de gaz exorbitant.

Une dame entre dans le bureau du gérant de la compagnie du gaz et, s'étant assise, elle s'adresse au fonctionnaire :

—Mon compte de gaz pour le dernier quartier est exorbitamment élevé. C'est pousser la malhonnêteté trop loin. Je suis venue vous dire que je n'en paierai pas un seul centin, à moins qu'il ne soit diminué de moitié.

—Madame, je vous prie de croire que nos inspecteurs sont des hommes très méticuleux. Lorsque j'ai vu le montant de votre consommation de gaz, j'ai pris la peine de me rendre chez vous et de m'assurer que le compteur était en bon ordre.

—Il n'était pas correct, comme de raison ?

—Après une investigation minutieuse, j'ai constaté qu'il n'y avait pas d'erreur dans le compte. Vous avez une jeune fille très aimable, madame, et elle est déjà fiancée. Vous éprouvez le besoin de sommeiller après dix heures. Vous montez dans votre chambre à coucher croyant que votre fille va vous suivre dans quelques minutes, justement comme faisait votre mère, lorsque vous étiez fiancée vous-même, madame.

—Tenez, réflexion faite, je crois que votre compte est correct. Voici votre argent.

Un conducteur attrapé

L'autre jour un individu prit à Mascouche le train du Pacifique à destination de Québec. Un gros terre-neuve qui le suivait s'installa avec lui dans le wagon de première.

L'homme au bagage ne tarda pas à faire son apparition et s'approchant du voyageur :

—Monsieur, dit-il, ce chien doit être placé dans le char au bagage.....

—Je ne pense pas.

—Mais moi je pense que oui ! On ne permet pas aux chiens de voyager dans les chars à passagers.

—Eh bien ! prenez un peu de patience. Nous allons écouter ce que dira le conducteur. C'est un de mes amis et s'il dit que le chien doit sortir, la question sera réglée.

Environ un demi-heure plus tard le conducteur accompagné par l'homme au bagage entra dans le wagon et s'avança vers l'homme au chien.

—Ce chien-là doit sortir d'ici, fit le chef de train.

—Pourquoi ? Il ne fait mal à personne.

—Parce qu'on ne tolère pas les chiens dans les wagons.

—Si je ne le conduis pas au char au bagage, vous allez le.....

—Le faire descendre du train.

—Si vous le faites descendre, dit l'homme au terre-neuve en regardant la fenêtre, je descendrai avec lui. Mon chien paiera son passage comme moi.

—Voulez-vous mettre votre chien dans le char au bagage ?

—Non, monsieur.

Le conducteur sonna la cloche, le convoi s'arrêta, le chien fut enlevé et poussé sur la plateforme.

—Etes-vous pour descendre avec lui ? demanda le chef du train avec la main sur le cordon de la cloche.

—Réflexion faite, je pense que oui. Je réside sur la terre que vous voyez là-bas. Si je me rends jusqu'à Lanoraie où mon billet me donne le droit d'aller, j'aurai quatre milles à faire à pied. Je vous suis très obligé, monsieur le conducteur, j'ai calculé à peu près l'endroit où vous feriez descendre mon chien. C'est justement la place où je veux débarquer. Bonjour !

Les Trappeurs chez eux.

Nous avons eu le plaisir ces jours derniers de visiter la maison du club des Trappeurs, sur la rue Ste. Elizabeth. L'ancienne école de madame Marchand a subi une métamorphose des plus complètes. On croirait que la baguette d'une fée a passé par là. Les Trappeurs sont logés dans une véritable bonbonnière. Nous avons vu ce que l'imagination peut rêver de mieux en fait d'élégance, de luxe, de confort, tapis aux riches dessins, sofas, causeuses et fauteuils merveilleusement capitonnés, ornementation chaste et distribution judicieuse des vastes pièces qui composent cette grande maison de récréation athlétique. Salle de billards, salle d'armes et de boxe, salle de gymnase, rien ne manque à cet établissement. Nos félicitations au club des Trappeurs.

La chaleur

La chaleur phénoménale qu'il a fait pendant le mois de juillet est sans exemple dans les annales de la génération actuelle.

Un cultivateur des environs de Trois-Rivières est sorti de chez lui pour aller soigner ses cochons, et tout ce qu'il a pu trouver dans la souille était trois seaux de saindoux.

A Ottawa, près des bâtisses du gouvernement, on a été obligé de souder deux thermomètres ensemble pour se faire une idée de la température.

Un citoyen du faubourg Québec a pris tant de calomel que la chaleur a fait monter le mercure à sa tête. Son chef est devenu si lourd qu'il est obligé de marcher avec des béquilles.

Sur la rue Craig, près de la place Victoria, la chaleur était tellement intense que les gamins prenaient des bains de vapeur en suivant les fourgons d'arrosage de la corporation.

La carte postale.

M. Emmanuel Arène, dans sa chronique de la *République française*, dit que le gouvernement français serait décidé à supprimer les cartes postales ouvertes, qui font la joie et la distraction des concierges :

La carte postale, dit-il, faisait une concurrence énorme au *Petit Journal* ; les concierges n'avaient plus besoin de lire le feuilleton depuis que, sans bourse déliée, ils pouvaient, chaque matin, savourer en famille les injures et les grossièretés qu'on adressait à leurs locataires.

Les maisons habitées par des hommes politiques étaient, à cet égard, très recherchées. Je connais un député que quelques électeurs grincheux bombardaient ainsi d'épîtres aussi familières que décachetées.

Tous les deux jours, il recevait une petite lettre qui commençait ainsi :

Vieux drôle !

Non content de m'avoir volé ma montre..

Le reste était à l'avenant. Le concierge ne manquait jamais de l'attendre sur le pas de sa porte, et, d'un ton de profond mépris, il lui remettait la carte, en ajoutant invariablement : "Monsieur devrait bien arranger cette histoire de montre...."

Un beau jour, agacé, l'homme politique s'adressa à lui-même une carte postale ainsi conçue :

"Monsieur,

"Je vous fais mes excuses. Informations prises, je connais enfin mon voleur : c'est votre concierge, le même qui a déjà, dans le temps, assassiné une vieille femme.... Je vais m'empresse de prévenir la police !..."

Jamais plus, depuis, le député ne reçoit la moindre carte postale. On avait beau lui en envoyer encore, le bon pipelet les "étouffait," et comme un jour son locataire lui demandait narquoisement s'il n'en était plus arrivé à son adresse :

—Oh ! monsieur, répondit-il, comment le gouvernement peut-il tolérer de pareilles horreurs ! Il en est bien arrivé encore pour monsieur, mais je respecte trop monsieur, pour les lui montrer !

Une réflexion du *Journal des Abrutis* : N'est-ce pas qu'un tambour-major retiré de l'eau est un grand péché ?

Deux détectives dialoguent pendant leur tournée :

—Sais-tu nager, Gladu ?
—J'te crois ! Je traverse le Saint Laurent en nageant.
—Blagueur ! en agent... de police !

Entre veufs :
—Moi, je n'ai pas été heureux en ménage.
—Votre femme portait la culotte ?
—Non, mais... elle en prenait !



COUPS D'ARCHET

—Dites-moi donc pourquoi M. Blake a-t-il fait nommer M. Laurier chef de l'opposition.

—C'est parce qu'il y avait deux anglais qui se disputaient cette place, MM. Patterson et Mills. M. Laurier n'est là qu'attendant. C'est comme qui dirait un chef de paille.

—Pas possible, parce que les députés de l'opposition le mangeraient.

**

A une soirée dansante donnée dernièrement sous la charmille, (c'est essentiellement francé comme vous savez), le couvre-feu a été sonné à minuit précis. Les lanternes japonaises et vénitienes ont été soufflées et le gaz a été éteint. Il n'y avait plus à tortiller, chacun devait s'en retourner avec sa chacune. C'est une nouvelle manière de faire les choses dans le *high life*. Mais nous est d'avis que cette mode ne prendra pas parmi les Canayens. Elle sent un peu la discipline du cloître et de la caserne.

**

Entendu dans le train du dimanche du Pacifique.

—Je suis au désespoir ; le train est de trois quarts d'heure en retard. Moi qui devais assister à un compérage à quatre heures et quart !

—Ne vous inquiétez pas, monsieur, lorsque le train est en retard comme ça, il saute des *bouttes* pour arriver à l'heure !

**

En cour de circuit.
—Témoin, ce jour-là êtes vous entré dans la maison en question ?
—La maison n'était pas en question ; elle était en pierre.

**

Un homme du Dacotah a été frappé par la foudre pendant qu'il se rendait chez un voisin pour emprunter un journal.

Les commentaires sont superflus. Ce fait est très significatif pour les gens intelligents.

**

ELLE.—Vas-tu au pique-nique, mardi prochain, Arthur ?

LUI.—Oh ! oui.

ELLE (avec un léger ton d'indifférence).—Tout seul ?

LUI.—Non. J'emporterai un parapluie.

**

Lorsqu'un jeune couple marié se promène fréquemment ensemble à une place d'eau la croyance générale est que ce couple n'est pas marié.

**

X... un commis de la rue Ste Catherine, qui mourait d'amour pour les charmes de la belle Emma Z... vient de recevoir la pelle. Ladébauche lorsqu'il parle de M. X... dit qu'il souffre d'un *ecéma*, (ex Emma) pour les lecteurs de l'*Etendard*.

**

PROCLAMATION

Son Excellence le Gouverneur par et de l'avis du conseil exécutif a décrété comme suit :

1. A l'avenir le Vrai Brazeau vendra aux particuliers les cigares importés et domestiques à la boîte au prix du gros. Les cigarettes importées, ditto.

2. Tous les cigares vendus ailleurs pour 10 cts se vendront chez lui pour 5 cts. Articles de fumeurs à l'avenant. Le Vrai Brazeau est toujours au No 47 rue St. Laurent.

Fin de conversation philosophico boulevardière :

—Oh ! moi, je respecte toutes les opinions, même la mienne. Et il faut quelquefois beaucoup de courage, vous savez, pour respecter son opinion.

—???

—Dame ! à cause des gens qui la partagent.



M. MERCIER ET LES BANQUIERS

MERCIER—Vous allez cracher jusqu'au dernier sou, à moins que vous ne vous décidiez à supporter mon cabinet. Décidez-vous ou je donne un nouveau tour à la roue.

Victor Hugo et Dom Pedro

Le séjour à Paris de l'empereur du Brésil, dont on a remarqué la présence à l'Académie des sciences et à la représentation du *Prophète* à l'Opéra, donne de l'intérêt aux souvenirs suivants, que raconte un journal parisien :

En 1877, dom Pedro de Alcantara, empereur du Brésil, visitait pour la seconde fois la France. Il avait le plus vif désir de voir Victor Hugo, et cela donna lieu à des incidents curieux.

Comme Louis XIV, l'empereur se plaignait de sa grandeur qui l'attachait au rivage et regrettait que certaines règles de l'étiquette vinssent contrarier son désir. Il avait fait demander par son ambassade à Victor Hugo si le poète lui rendrait sa visite, et le poète avait répondu qu'il n'allait chez personne. L'empereur envoya de nouveau demander au poète s'il pourrait le rencontrer en quelque endroit pour lui être présenté.

Victor Hugo répondit que le vendredi suivant il irait à Versailles et que, si l'empereur du Brésil voulait s'y rendre, il l'attendrait dans un bureau du sénat. L'entre vue fut ainsi réglée sur ce terrain neutre. Là dessus arriva le 16 mai, et la rencontre de l'empereur et de Victor Hugo, qui devait avoir lieu le vendredi 18, fut manquée.

Alors dom Pedro rompit avec toute l'étiquette et fit tout simplement prier le poète de vouloir bien recevoir chez lui le visiteur, qui se présenterait seul, sans chambellan ni maître de cérémonies.

Le mardi 22 mai, à neuf heures du matin, l'empereur du Brésil arrivait chez Victor Hugo. En salueant le poète, il lui dit ce mot que l'histoire devrait recueillir : "Monsieur Victor Hugo, rassurez-moi, je suis un peu timide."

Victor Hugo l'introduisit dans son salon et le fit asseoir près de lui.

—Un fauteuil partagé avec Victor Hugo, dit alors l'empereur, c'est la première fois que ça me fait l'effet d'un trône.

Puis ces deux hommes, la force et la grandeur, la puissance et le génie, causèrent.

Dom Pedro se montra ce qu'il est, un ami de la France, de la lumière et du progrès ; et, parlant des autres souverains, il dit à Victor Hugo : "Il ne faut pas trop en vouloir à mes collègues ; ils sont tellement entourés, circonvenus, trompés, qu'ils ne peuvent pas avoir nos idées."

Et Hugo lui répondit : "Vous êtes unique..." Heureusement !

Victor Hugo venait de publier l'*Art d'être grand-père*. Après avoir exprimé son admiration au poète et lui avoir dit des vers de ce délicieux livre, dom Pedro demanda au maître la faveur d'être présenté à Mlle Jeanne.

Victor Hugo fit venir ses petits-enfants.

—Jeanne, dit le poète, je te présente l'empereur du Brésil.

—Voulez-vous m'embrasser, mademoiselle ? dit dom Pedro.

Et comme Jeanne lui présentait son front.

—Embrasse-moi donc, reprit-il. Mlle Jeanne lui entourait alors le cou de ses deux bras si étroitement que Victor Hugo, riant, lui dit :

—Est ce que tu voudrais te donner le luxe d'étrangler un empereur ?

—Sire, dit ensuite le maître, j'ai l'honneur de présenter mon petit-fils Georges à Votre Majesté.

Et l'empereur, se tournant vers Georges et lui caressant de la main ses beaux cheveux noirs :

—Mon enfant, dit-il, il n'y a ici qu'une majesté (montrant Victor Hugo) : la voici.

Victor Hugo offrit l'*Art d'être grand-père* à l'empereur.

—Qu'allez-vous écrire sur la première page ? dit celui-ci.

—Votre nom et le mien.

—J'allais vous le demander.

Et Victor Hugo écrivit : "A dom Pedro de Alcantara, Victor Hugo."

Puis la causerie continua.

—Vous me préoccupez beaucoup, dit l'empereur au poète. A chaque instant je me demande : Que fait Victor Hugo à cette heure-ci ? Je voudrais bien avoir une idée de l'emploi de votre journée.

Et le poète lui dit sa vie, son lever matinal et son travail de tous les jours. Après déjeuner, vers une heure de l'après-midi, je sors, ajouta le poète en souriant, et je fais une chose que vous ne pourriez pas faire ! je monte sur les omnibus.

—Pourquoi pas ? reprit l'empereur ; cela me conviendrait parfaitement, l'*impériale* !

On voit, par quelques échos de cette causerie, que dom Pedro n'est pas seulement un homme intelligent, mais un homme d'esprit. Il ne répond assurément pas à l'idée que nous sommes accoutumés à nous faire d'un souverain, entichée de sa naissance, fier de son pouvoir et dédaigneux des humbles mortels.

Le poète demanda à dom Pedro s'il n'était pas inquiet de quitter son empire si longtemps.

—Non, répondit l'empereur, les affaires se font très bien en mon absence ; il y a là-bas tant de gens qui valent autant et plus que moi.

Il ajouta :

—Je ne perds pas mon temps ici. Je règne sur un peuple jeune, et c'est à l'éclairer, à l'améliorer, à le faire marcher en avant que je fais servir mes droits.

Et, se reprenant :

—Pardonnez-moi, j'ai pas de droits ; je veux dire le pouvoir que je tiens des hasards de la fortune et de la naissance.

A ces mots Victor Hugo lui dit :

—Sire, vous êtes un grand citoyen ; vous êtes le petit-fils de Marc-Aurèle !

Il était midi quand l'empereur et le poète se séparèrent, et, quelques jours après, le "petit-fils de Marc-Aurèle" venait encore en simple citoyen s'asseoir à la table du poète.

VARIETES

Pensée d'un joueur de poker :
—J'aime mieux une belle paire qu'une belle-mère.

**

Lu sur une enseigne de la rue Saint-Honoré à Paris :

" Dans la maison on fait les fleurs à la façon et les fantaisies collées et on frise les poils."

402 St Honoré.

**

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

LOTTERIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 17 Aout 1887

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série . . . \$1.00
Deuxième Série . . . 25 ct

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,
S. E. LEFEBVRE,
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

L'HOTEL CANADIEN D'OTTAWA

Depuis plusieurs années le public s'est plaint, avec raison, de ne pouvoir trouver un hôtel canadien de première classe à Ottawa. M. Georges Latremouille a rempli cette lacune en ouvrant un magnifique établissement où les voyageurs trouveront tout le confort désirable : chambres spacieuses, bien aérées, meublées avec luxe dans le dernier goût. L'hôtel est au centre de la ville avec vues sur le Parc et la rue Sussex. La buvette renferme les vins des meilleurs crus. Les députés qui y ont logé pendant la dernière session se déclarent parfaitement satisfaits. Prix modérés. L'Hôtel Canadien est aux numéros

536 et 538, RUE SUSSEX.
25 juin—2m

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourme.s. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

J. N. LAMARCHE
RELIEUR
No. 17, RUE SAINTE-TERESE
Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

LES DIEUX S'EN VONT.

Le général X... était excellent tacticien ; il ne manquait pas d'esprit naturel et, n'étant son ignorance au point de vue littéraire et artistique, il eût certes fait l'ornement d'un salon.

Malheureusement, il n'avait reçu qu'une éducation secondaire et il commettait parfois des bévues comiques ; mais il se tirait des situations les plus burlesques en désarmant les rieurs par ses bons mots, sa brusque franchise et sa bonhomie gauloise.

Le général voulut un soir donner une fête de nuit dans les magnifiques jardins de sa villa située, près d'Alger, au milieu de la magnifique plaine de Mustapha. Il voulait que son bal fût splendide ; il ne négligea rien pour rivaliser d'éclat et de magnificence avec le gouverneur de l'Algérie d'alors, dont le faste était célèbre.

Tout marchait pour le mieux, et le général, huit jours avant la soirée, croyait n'avoir rien oublié dans le programme des embellissements, quand il s'avisa que son jardin manquait de statues.

Il savait qu'en ce moment un zéphyr travaillait, à Alger, au buste d'un colonel tué depuis peu et auquel on élevait un tombeau ; ce soldat était un sculpteur d'un certain talent, et le général, qui ne s'imaginait pas le temps qu'il faut pour modeler un groupe, ne douta pas qu'en huit jours l'artiste ne peuplat son jardin de dieux et de déesses mythologiques.

Donc, il fit demander le zéphyr. Celui-ci se présenta, crâne, fringant, l'œil assuré. Ces troupiers fantaisistes poussent la désinvolture à un point incroyable ; ils portent avec un brio inouï leur modeste capote grise, et ils ont un *chic ébouriffant* que jaloussent les zouaves eux-mêmes.

Cerveaux brûlés, cœurs de feu, les zéphirs, n'était l'ennui de la garnison qui les pousse à des coups de tête, seraient l'élite des régiments ; malheureusement ces tempéraments, impatientes de frein, se laissent emporter à des excès qui nécessitent leur envoi en Afrique dans des corps spéciaux où la discipline est terrible.

Et pourtant, ils trouvent le moyen de jouer des tours pendables à leurs supérieurs, le plus souvent, leurs farces sont si amusantes qu'on ne sait qui punir ou que l'on a trop ri pour n'être pas désarmé.

Le général attendait le zéphyr au milieu de son parc.

— Mon garçon, tu as beaucoup d'adresse, à ce qu'il paraît ; voici ce que je voudrais de toi : je donne un bal de nuit samedi prochain, je désirerais orner mes bosquets de quelques statues ; il me faudrait des Bacchus, des Apollons, des Vénus, tout le tremblement de l'antiquité, en plâtre.

— Pourquoi pas en marbre pendant que vous y êtes ? fit le zéphyr d'un air goguenard. Huit jours ! c'est impossible !

— Tais-toi, *fricollieur*, fit le général en fronçant le sourcil ; je n'aime pas qu'on me réplique.

— Mais, mon gén...

— Assez ! Si tu n'as pas fini mes statues samedi à huit heures du soir, je te flanque un mois de prison.

Le zéphyr, un peu ahuri, regarda le général ; celui-ci n'avait pas l'air de plaisanter.

— Combien te faut-il pour acheter ton plâtre ? demanda le général.

— Cent francs, dit le zéphyr avec un sang-froid superbe.

Il avait pris son parti de la bizarre prétention de son chef. Celui-ci trouva la somme un peu forte ; mais il s'exécuta :

— Voilà cinq louis, *carottier*, dit le général en donnant les cinq pièces d'or au sculpteur ; mais si le plâtre était à ce prix-là, on aurait de l'économie à bâtir les maisons avec des piles de douros (cinq francs). A samedi huit heures.

— Mon général, accordez-moi 'minuit, puisque la fête ne commence qu'à une heure du matin.

— Soit ! Mais soigne bien ça ; tâhe surtout de réussir les déesses ; fais-moi une Vénus bien ficelée.

— Ah ! voilà, fit le zéphyr ; je ne peux vous fabriquer que des dieux.

— Pourquoi ?

— Parce que dans mon art, chacun a sa spécialité ; je n'ai jamais appris à sculpter des femmes.

— Diable ! fit le général contrarié ; c'est fâcheux. Enfin, soit, pourvu que tu ne manques pas de parole, je me contenterai de tes bonshommes. Allons, au revoir.

— Au revoir et merci, général, fit le zéphyr en riant dans ses moustaches.

Et il s'en alla.

Le soir il menait grand bruit dans les cabarets d'Alger. Il faisait danser les louis du général ; durant huit jours on le vit mener joyeuse existence par tous les cafés de la ville et de la banlieue.

La veille du samedi, le général manda le zéphyr.

— J'en apprends de belles, dit-il en tordant furieusement sa moustache ; tu flânes au lieu de travailler ; tu as fait scandale hier au café-chantant ; tu as passé la nuit précédente au violon ; tu as rossé un nègre dans la rue Bab-Azoum ; ce matin... tu...

— Mon général, interrompit le zéphyr, je ne peux modeler que quand je suis gris : beaucoup de grands artistes ont été comme moi ; la preuve que je *pioche* après vos bonshommes, c'est que je fais tapage ; je n'ai de l'inspiration que dans la surexcitation de l'ivresse.

— J'ai entendu dire, en effet, que beaucoup de sculpteurs étaient des pochards finis, murmura le général. Du reste, tu sais, si tu n'es pas prêt, au *bloc* ! (prison, en style de bivouac).

— Suffit ! dit le zéphyr. Et il tourna les talons. Puis il se ravisa :

— Mon général, dit-il, une recommandation.

— Quoi !

— Engagez vos invités à ne pas toucher aux statues.

— Pourquoi ?

— Parce que le plâtre sera encore tout frais et ça pourrait le détériorer ; un rien suffit pour casser une statue qui sort du moule.

— C'est bien, on avertira son monde.

— Mais, mon général, ce sera bien difficile de dire cela verbalement à tant de personnes ; moi, à votre place, je mettrais une pancarte à l'entrée des jardins avec deux quinquets de chaque côté, et j'écrirais sur cette affiche, en grosses lettres :

On est prié de ne pas toucher aux statues.

— Ma foi ! tu as raison. C'est plus simple que de s'exterminer à dire cela à tant de gens.

— Je puis être sûr que vous n'oubliez pas la pancarte ?

— Puisque je te le promets.

— C'est que, voyez-vous, si on s'avise de tâter mes plâtres, je ne réponde de rien.

— Sois tranquille, on respectera la consigne que je ferai coller bien en vue. A demain.

— A demain, mon général.

Il était minuit, le général terminait sa toilette et jurait tous les mille diables de l'enfer, parce que son habit était trop étroit et que son maître Jacques, aposté à la petite porte du jardin, ne venait pas le prévenir que les statues étaient arrivées.

Mais enfin son majordome entra.

— Eh bien ? fit le général.

— Il est en bas, fit le domestique.

— Et les dieux ?

— Il les a fait apporter sur un brancard par des nègres.

— A la bonne heure. Sont-ils beaux, ces dieux-là.

— Dam', mon général, je ne les ai pas vus ; ils étaient couchés et couverts de linges. J'ai proposé au zé-

phyr de l'aider et j'ai voulu regarder une de ses statues ; mais...

— Mais quoi ?

— Alors il m'a envoyé un coup de pied quelque part, en me disant *d'fiche* mon camp, qu'il voulait placer ses œuvres lui-même et que si on *l'embêtait*, il casserait tout.

— Il a raison, ce garçon, dit le général enchanté d'avoir ses dieux ; de quoi te mêles-tu ? Il ne faut jamais contrarier les artistes.

Et le général acheva de se sangler pour entrer dans son habit. Puis il descendit au jardin.

A l'entrée, il trouva le zéphyr en train de se disputer avec le majordome devant la pancarte où était écrit :

Ne pas toucher aux statues.

Le zéphyr trouvait les lettres trop petites et tempêtait.

— Mettez un quinquet de plus, dit le général pour arranger le différend. Et il emmena le sculpteur avec lui pour voir les dieux.

Le zéphyr mena son général aux endroits les plus sombres.

— Où diable as-tu fourré tes plâtres fit le général ; tu les enfouis loin des illuminations, dans des bosquets touffus.

— Ça se fait toujours, dit le zéphyr ; le plâtre aux lumières est affreux ; il fait très bien sous la feuillée, dans une demi-clarté. Vous allez voir un Jupiter superbe.

Et le zéphyr toussa fortement en approchant d'un berceau de verdure sous lequel était un Jupiter.

Le général poussa un cri d'admiration en apercevant une magnifique statue ornée d'une barbe splendide.

— Sacrebleu ! fit-il en s'approchant ; c'est réussi, tou Jupiter.

— N'est-ce pas général ?

— Le gouverneur sera furieux ; il n'a pas de pareils chefs-d'œuvre dans son jardin. Mais dis donc, il ressemble au caporal-sapeur des zouaves ?

— C'est lui qui a posé, mon général, fit le zéphyr.

— Tu peux te vanter de l'avoir reproduit traits pour traits. Allons voir les autres.

Et le général fit le tour des bosquets s'extasiaient ici devant un Bacchus, là devant un Apollon.

Seulement il remarqua que le zéphyr toussait chaque fois qu'il s'approchait d'un des endroits où s'élevaient ses chefs-d'œuvre. Il en fit l'observation.

— Mon général, répondit le sculpteur, c'est nerveux ; c'est l'émotion. On craint toujours d'avoir mal réussi.

— Voilà cent francs et ne tousse plus, dit le général, je suis content de toi.

— Merci, général ! s'écria le zéphyr, et il s'esquiva.

Les invités arrivaient. Une demi-heure après, le bal commençait.

De temps à autre des cavaliers et des dames qui, entre deux valses, s'étaient égarés dans les allées les plus couvertes, revenaient sur la pelouse ou l'on dansait et faisaient compliment au général sur ses statues. Le Jupiter surtout produisait un grand effet avec sa foudre en main et sa barbe vénérable.

Le gouverneur, au moment où il faisait son entrée, en entendit parler ; il désira le voir. Le général s'empressa de le conduire au berceau où

se cachait le chef-d'œuvre ; nombre d'invités s'y rendirent aussi.

On s'extasia. Tous les officiers, tous les civils connaissaient le caporal-sapeur des zouaves et la ressemblance de la statue avec le modèle était réellement frappante.

Tout à coup le gouverneur poussa un oh ! qui inquiéta le général.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il.

— Rien, fit le gouverneur ; il m'avait semblé voir remuer la tête de la statue, une illusion.

— Mais non, fit un officier ; elle s'agite, tenez.

Tout le monde était stupéfait. Le général n'en revenait pas. Tout à coup la face du dieu se crispa, il parut faire un violent effort pour se retenir, puis il éternua à outrance.

On juge de l'étrange surprise de tout le monde. Le général éfaré contemplait le miracle en roulant des yeux égarés.

Soudain le dieu parla :

— Je vais vous dire, mon général, fit Jupiter, la consigne était de ne pas remuer devant le monde et de ne pas parler ; mais je n'ai pas pu me retenir d'éternuer.

Plus de doutes. C'était le caporal lui-même badigeonné avec du plâtre.

Le général exaspéré arracha une branche d'arbre pour en houspiller Jupiter, mais celui-ci sauta à terre et s'enfuit au milieu des rires inextinguibles des spectateurs.

Les autres dieux, voyant leur camarade se sauver, comprirent que leur situation n'était pas tenable ; ils descendirent de leur piédestal et détaillèrent d'un pas léger.

Grand emoi parmi les invités qui n'avaient pas quitté le bal et ceux qui se promenaient dans les allées. Ce fut une scène exilarante.

Le général avait renoncé à poursuivre son Jupiter, quand son majordome ahuri accourut vers lui en criant les bras levés au ciel :

— Général, général, les dieux s'en vont !

— Laisse-les partir, animal, lui répondit le général ; ce sont des faux dieux.

Puis en aparté.

— Je ne m'étonne plus de ce que ce scélérat de zéphyr défendait d'y toucher.

Cet incident avait trop égayé les invités pour que leur hôte en tint rancune à l'auteur. Le zéphyr fut pardonné ainsi que les faux dieux.

LOUIS NOIR.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE, IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER, IMPRESSIONS DE COMMERCE - Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU, GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE,

45, PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTRÉAL

Boîte 880 B.P.